

## Simon Brault, artiste-comptable



Comment concevoir l'avenir culturel de Montréal dans un contexte politique dysfonctionnel, où les guerres d'égos prennent toute la place? À quelques semaines du grand sommet de la culture, Simon Brault, président de Culture Montréal, nous parle des grandeurs et des misères de sa ville. Une oeuvre d'art toujours inachevée qu'il adore... même si on ne sait plus trop où elle va.

Simon Brault me donne rendez-vous à l'École nationale de théâtre, rue Saint-Denis. Une institution où il a atterri un peu par hasard, il y a plus de 25 ans, sans s'imaginer qu'il pourrait un jour en être le directeur. J'avais déjà eu l'occasion de l'interviewer à propos de la guerre culturelle Montréal-Toronto. J'ai souvent trouvé rafraîchissante sa réflexion sur le bouillonnement culturel de la ville. Et sans trop savoir pourquoi, je m'étais imaginée que cet homme de 52 ans, qui a fondé Culture Montréal, sorte de chien de garde culturel de la ville, était un artiste. Je suis tombée en bas dans ma chaise quand j'ai appris qu'il était en fait... comptable de formation. «Un vrai comptable», me dit-il d'emblée, comme s'il s'en étonnait lui-même.

Simon Brault me raconte qu'il est entré à l'École nationale de théâtre par accident. Il était alors jeune papa, décrocheur de la fac de droit, passionné de justice sociale et de culture. «Je voulais être dans un milieu artistique. J'étais prêt à faire n'importe quoi. Et c'est ce que j'ai fait au début.» On lui a proposé de donner un coup de main au comptable de l'ENT. Il pensait y demeurer quelques semaines pour avoir droit à l'assurance chômage. «Ça va faire 26 ans...»

Il faut dire que Simon Brault était tombé dans la culture quand il était petit, bien avant de se mettre à côtoyer les artistes à la cafétéria de l'ENT. Son oncle est le poète Jacques Brault, qui a remporté deux fois le prix du Gouverneur général. Sa mère est une passionnée de littérature. Son père, technicien de laboratoire le jour, faisait de la peinture et de la sculpture la nuit, après avoir couché ses huit enfants. Il aurait voulu être un artiste à temps plein, mais ne pouvait se le permettre. «Même si on n'était vraiment pas une famille riche, j'ai déjà vu mon père choisir entre acheter quelque chose pour la maison et acheter une oeuvre d'art, raconte Simon Brault. Je ne peux pas dire que j'étais toujours content. Mais mes parents voyaient les arts comme étant fondamentalement LA façon de s'émanciper, d'échapper à la platitude.»

C'est finalement le fils de Simon Brault, Philippe, 26 ans, directeur musical de Pierre Lapointe, qui a réalisé le rêve du grand-père. «C'est un artiste à temps plein qui réussit», dit son père, le regard fier. Aujourd'hui, Simon Brault, qui est aussi vice-président du Conseil des arts du Canada, est convaincu que la culture est la façon la plus sûre pour une collectivité d'échapper à ses limitations économiques, à la pauvreté, à la barbarie, même. «Pour moi, les arts, c'est beaucoup moins quelque chose qui se limite au plaisir personnel. C'est une cause», dit-il.

Parlons-en de cette cause malmenée, qui est au coeur de plusieurs disputes à l'hôtel de ville. Que pense Simon Brault de la démission-surprise de Benoit Labonté, ex-responsable de la culture au comité exécutif de la Ville? «Il est parti pour ses propres raisons, dans une situation où l'organisation politique de la ville est particulièrement désolante, sinon affligeante», dit-il. Avec l'absurde valse fusion-défusion-réaction qui a mené à la création de fiefs à la grandeur de l'île, tout est malheureusement en place pour favoriser l'éclatement et la cacophonie, alors que Montréal aurait besoin d'une centralité, d'une vision partagée, d'un élan irrésistible. «On est organisé pour produire exactement le contraire. Et ça, c'est extrêmement nuisible. Le départ de Labonté ne fait que le confirmer.»

C'est dans l'espoir d'échapper à ce morcellement que Simon Brault organise le sommet *Montréal, métropole culturelle* les 12 et 13 novembre prochains. Pour réfléchir au-delà des prochaines élections municipales, au-delà des enjeux d'arrondissements. Pour avaliser un plan d'action 2007-2017 qui fera rayonner la ville. «En ce moment, c'est tellement éclaté qu'on ne sait pas vraiment si on avance ou on recule», dit-il.

Cela dit, Simon Brault - qui n'est pas intéressé par la mairie de Montréal, même si des rumeurs l'y ont parfois envoyé - n'est pas d'accord avec Gilbert Rozon, qui, cet été, s'en est pris publiquement au manque de vision du maire Gérald Tremblay. Une sortie «injuste», dit-il. «C'était un commentaire qui était trop intéressé. Et justement, il me semble qu'il faut qu'on sorte de ça. Quand on a un rôle et une voix comme celle de Rozon, on a l'obligation de transcender ses propres intérêts pour parler d'enjeux plus larges.»

Simon Brault ne voit pas du tout son rôle comme celui d'un lobbyiste d'artistes ou d'un gestionnaire, mais bien plus comme celui d'un «penseur» qui a à coeur cette oeuvre culturelle qu'est Montréal. Et que pense le penseur? Il pense par exemple que les gens d'affaires à Montréal ont souvent une conception trop traditionnelle de la culture. «Il y a là-dedans un problème générationnel et un problème de classe sociale. Les gens qui ont de l'argent, une fois qu'ils ont accepté que la culture n'était pas une responsabilité exclusive de l'État, ont tendance à s'en aller vers des formes ou des organisations artistiques plus institutionnelles. Vers la musique classique ou les symphonies plutôt que vers le théâtre de répertoire ou vers l'underground qui nous crie des noms...»

L'idée, ce n'est pas de cracher sur les formes d'art institutionnelles, mais de prendre conscience aussi de l'importance de la marge et... de ne pas en discuter qu'avec des marginaux. «C'est important de montrer à tout ce monde-là que ce qui est établi et institutionnel, a souvent d'abord été à la marge, d'abord condamné par les rois, les critiques musicaux ou les bons goûts de l'époque.» Mais la marge ne se développe-t-elle pas peu importe ce qui se passe au centre? «Non, surtout à l'époque de la mondialisation, la marge est en danger. À Montréal, si on ne fait pas attention et qu'on laisse aller les forces du marché, c'est sûr que la rue Saint-Laurent d'ici 10 ans, n'aura plus aucun local abordable pour faire ce qui se fait à la Sala Rossa ou à la Casa del Popolo.»

Simon Brault pense aussi que Montréal aurait tort de vouloir imiter Toronto. «Toronto peut investir beaucoup d'argent. Mais la différence entre Montréal et Toronto n'est pas une différence qui s'achète, qui se négocie par des investissements. C'est une différence de culture.» Ici, la culture est un «service essentiel», observe-t-il. «Parce que si les artistes au Québec n'avaient pas joué le rôle qu'ils ont joué, on ne serait pas une société moderne, qui parle français et qui est affranchie du joug de la religion catholique. Malgré le fait qu'il y a encore des batailles immenses pour la reconnaissance, qui que ce soit qui observe la société québécoise et montréalaise peut dire qu'elle est façonnée en grande partie par ses artistes. On ne peut pas dire ça de Toronto. Peut-être qu'on ne pourra jamais le dire.»

Est-ce à dire que Montréal peut s'asseoir sur ses lauriers sans s'inquiéter des ambitions de Toronto? Pas du tout. «L'idée, c'est de réaliser qu'on a un patrimoine unique. Il faut le valoriser, le chérir, le protéger. Parce qu'on est la grande ville marginale en Amérique du Nord. Et la marge doit être protégée de l'intérieur et de l'extérieur.»